

Baiser volé : [suite]

Autor(en): **Mottet, Eugène**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 51

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190084>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

quitte à ressentir une vive fatigue dans la colonne vertébrale !

Qu'eût-elle dit, la vieille comète, de certaines robes de soirée taillées en cœur au dos ; — de manchons ornés de têtes d'animaux ; — de couvre-chefs de fourrure affectant la forme d'une casquette de garde-chasse, à la visière parfaitement accentuée?... Elle eût encore trouvé à s'égayer de nos bijoux même, car n'avons-nous pas pris un engouement tout particulier pour un genre de porte-bonheur breloque, ou amulette représentant le compagnon de saint Antoine ? C'est qu'elle ignorait encore que notre siècle avait inventé un mot qui excuse toutes les anomalies de la mode. On pardonne tout à ce qui est déclaré avoir du *chic* ; et voilà que nous n'avons plus que cet objectif-là dans le choix de nos objets de toilette. Il est vrai qu'il n'est pas difficile à atteindre, pourvu que le chapeau ou la robe ait quelque chose d'extraordinaire, cela suffit pour le faire excuser : il a du *chic*.

Une jeune Américaine de ma connaissance, garnissait elle-même un chapeau de la manière la plus baroque ; sur l'observation que je lui fis en riant, que le chapeau ne flatterait guère son joli minois, elle me répondit très sérieusement que « plus c'est fou, plus c'est joli. » Ce mot caractérise notre époque pour la mode.

Mesdames, je ne prétends pas faire une propagande quelconque pour enrôler celles de vous qui tiennent à être ornées de vertus plus que de bijoux dans une association qui donne l'exemple du costume austère ou uniforme ; je ne vous effaroucherai pas même en vous proposant comme modèle les principes admirables des quakeresses, sur la manière de se vêtir ; je veux seulement dire qu'en renonçant à l'extraordinaire dans votre mise, à tout ce qui force ou attire le regard, vous ne perdrez aucun de vos charmes et vous vous attirerez l'estime et la considération.

Sophie TROTTENVILLE.

BAISER VOLÉ

par Eugène MORET.

VI

C'était au mois de juin ; il était deux heures de l'après-midi, et la chaleur était étouffante : Lucrèce prenait sa leçon, mais bâillant, s'étirant, elle avait déclaré ne rien comprendre à ce qu'elle faisait.

— Voulez-vous que nous nous mettions au piano ? dit l'institutrice, cela nous changera et vous réveillera peut-être un peu.

— Volontiers.

Mais les doigts de l'enfant s'égarèrent mollement sur les touches d'ivoire, qui ne rendirent que des notes confuses et alanguies.

— Décidément, je tombe de sommeil, dit-elle.

— Tenez, voyez ce passage, c'est si joli ! reprit Thérèse, prenant place au tabouret et jouant à ravir une ravissante mélodie de Mendelssohn, qui eut le don d'émotionner l'élève qui, réjouie, releva la tête et marqua son approbation.

Thérèse sourit, mais cessa subitement. Derrière la cloison, une autre approbation se faisait comprendre, un applaudissement discret, de bonne compagnie, mais significatif.

On l'avait écoutée, on s'occupait d'elle. Qui?... Le jeune comte de Montbelliard, sans doute. Quelle impertinence ! Oh ! il la punissait d'avoir été faible et lâche, d'avoir faibli devant son devoir.

Elle ferma le piano.

— Voyons notre botanique, dit-elle ; nous en sommes restées à la famille des ombellifères.

Mais Lucrèce, qui ne s'en souvenait guère, et se montrait peu sensible aux charmes d'un bouquet de fleurs qui ne lui était pas offert, s'endormit paisiblement et sans remords.

Thérèse, vaincue, se disposait à se lever et à se retirer, quand plusieurs voix qui s'entendaient d'une pièce voisine frappèrent son oreille.

C'étaient des amis de la maison, des Parisiens, gais, aimables, bons enfants, satisfaits, et qui, à en juger à leur hilarité et à leurs sorties un peu vives, devaient avoir bien déjeuné.

Thérèse se laissa retomber sur sa chaise ; elle n'allait pas choisir ce moment pour partir et passer devant ce groupe de fous. Il y avait probabilité qu'ils ne tarderaient pas, de leur côté, à s'éloigner, et elle avait de quoi s'occuper : des devoirs à corriger, sa leçon du lendemain à préparer.

Mais c'est alors que son attention fut particulièrement attirée ; une voix dominait celle des autres, une voix qu'elle ne reconnaissait pas pour l'avoir déjà entendue dans la maison, mais qu'elle était certaine d'avoir perçue ailleurs.

Oh ! ce n'était pas de la veille, il y avait longtemps déjà ; c'était comme un écho lointain dont la vibration lui revenait peu à peu.

Cette voix, elle en saisissait toutes les inflexions, elle la retrouvait dans ses caresses comme dans ses éclats, dans ses nuances et dans tous ses détails. Cependant elle n'eût pu dire à qui elle appartenait. Celle d'un ami ? Elle vivait seule avec sa mère. Celle d'un voisin, d'une rencontre de hasard ? Comment admettre que, dans ces conditions, elle lui serait ainsi restée dans l'oreille et, à un simple écho, y aurait produit une telle sensation ?

Une pensée lui vint, une pensée soudaine, violente, qui s'empara d'elle et la tint à sa merci.

— Mon père !

Quelle plaisanterie ! il y avait dix ans qu'elle ne l'avait vu, et, si elle s'était trouvée en face de lui, elle ne l'aurait sûrement pas reconnu. Comment pouvait-elle, au seul bruit de sa voix, le deviner ? Elle se dit tout cela et bien d'autres choses encore, et cependant elle ne douta pas. C'était bien lui, lui dont elle s'était toujours souvenue, malgré les années qui s'étaient amoncelées depuis son éloignement. Sans le voir, elle le reconnaissait, elle le voyait derrière cette cloison, les cheveux grisonnants, la bouche railleuse, l'œil fin sous la paupière battue, la voix haute bien que chevrotante, et c'était le même esprit, cet esprit gouailleur et sardonique, qui avait déridé tant de lèvres et, peut-être aussi, fait couler tant de larmes.

Le comte d'Arcy venait donc dans cette maison ? A quel titre y avait-il ses entrées ? Il était probablement l'ami du comte de Montbelliard ? Ces messieurs s'y retrouvaient à la même table, faisant assaut d'esprit et s'asseyant devant le même baccara. « Nous avons l'habitude d'être assez libres dans cette maison, » avait dit ce dernier. Voilà pourquoi ce jeune homme y venait ; mais lui, son père ? Il n'était plus jeune cependant ; une autre maison l'appelait, et celle-là il l'avait oubliée comme celle qui y vivait dans l'ombre, l'attendant en vain.

(A suivre).